



HAL
open science

Le péché originel décliné au féminin : Eve et Marie "sous les feux de la rampe" dans Le Mystère de la Passion d'Arnoul Gréban, une pièce du XVe siècle

Ilsona Nuh

► To cite this version:

Ilsona Nuh. Le péché originel décliné au féminin : Eve et Marie "sous les feux de la rampe" dans Le Mystère de la Passion d'Arnoul Gréban, une pièce du XVe siècle. Travaux & documents, 2017, Journées de l'Antiquité et des temps anciens 2016-2017, 51, pp.41-55. hal-02267906

HAL Id: hal-02267906

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02267906>

Submitted on 13 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le péché originel décliné au féminin : Ève et Marie « sous les feux de la rampe » dans *Le Mystère de la Passion* d'Arnoul Gréban, une pièce du XV^e siècle

ILSIONA NUH
DOCTORANTE, CLERMONT FERRAND II

INTRODUCTION

Le Mystère de la Passion d'Arnoul Gréban, pièce majeure du théâtre religieux médiéval, eut un grand retentissement à l'époque, comme nous le montre le nombre des manuscrits parvenus jusqu'à nous, au moins onze (fait rare pour un texte de l'époque), en plus des imprimés, sans oublier les nombreuses réécritures. Vingt-quatre mille vers, échelonnés sur plusieurs journées de représentations, servent à raconter en scène le mythe chrétien : de la Création à la Chute en passant par la Naissance, l'enseignement, la Passion et l'Ascension de Jésus. L'auteur ayant fait ses études à la Sorbonne, est à l'aise avec l'Écriture et l'adopte à l'aune de la nouvelle donne sociale, le théâtre étant *sui generis* un genre sociétal. Dans cette perspective, les personnages bibliques féminins : Ève et Marie, objet de notre communication, sont taillés en osmose avec le contexte social de l'auteur, celui de l'Université parisienne de la fin du Moyen Âge, et, comme nous le montrerons, le péché originel fut interprété et conçu, sous l'influence de la pensée thomasiennne, comme un péché commis par l'envie démesurée de s'appropriier le savoir. En ce sens, nous analyserons le rôle de la femme, figuré dans le couple antinomique Ève-Marie, d'abord pécheresse, puis médiatrice, d'après les scènes de la Chute et de l'Incarnation. Le rapprochement de ces deux personnages nous permettra de faire ressortir le message moralisateur de l'auteur qui, nous semble-t-il, voudrait tenir les femmes à l'écart d'un métier savant.

LE PÉCHÉ ORIGINEL OU LA SAVEUR DU SAVOIR

Le récit étiologique rapporté dans la Bible, à savoir le livre de la Genèse, entre autres, décrit la création de l'homme, taillé à l'image de Dieu et composé de grains de poussière¹. Tandis qu'au sujet de la femme, qui fut créée à partir

¹ « Et vidit Deus quod esset bonum, et ait : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram : et praesit piscibus maris, et volatilibus caeli, et bestiis, universaeque terrae, omnique reptili, quod movetur in terra. Et creavit Deus hominem ad imaginem suam : ad imaginem Dei creavit illum, masculum et feminam creavit eos. [...] Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terrae, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitae, et factus est homo in animam viventem » 1, 26-27 ; 2,7 « Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les

d'une côte de l'homme, le péricope met en exergue son but utilitaire : elle doit accompagner l'homme afin qu'il ne sombre pas dans la solitude². Par ailleurs, lors de la création, Dieu s'adressa à l'homme avec quelques conseils. Il est significatif de souligner que Dieu n'adressa pas la parole à la femme ; ainsi c'est à Adam qu'il recommande de ne pas manger de l'arbre de la connaissance : « [...] *praecepitque ei, dicens : Ex omni ligno paradisi comede ; de ligno autem scientiae boni et mali ne comedas : in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* »³. Au passage, nous pouvons remarquer que la scène est avare de commentaire sur la nature et l'état de l'homme, et que le récit est de nature descriptive.

Or, du texte à la scène, dans *Le Mystère de la Passion* du XV^e siècle, l'épisode s'enrichit et se prête à une nouvelle exégèse. Lors de la scène de la Création, en traçant le portrait des deux êtres, Dieu accompagne ses gestes avec un commentaire sur les qualités intellectuelles de ses créatures :

Dieu le père :
 « Reste ung seul point a nostre fait
 Faisons un homme bel et **sage**
 À nostre semblance et ymage,
 Qui soit seigneur et outrepasse
 De toute créature basse
 Qui se meust soubz le firmament
 Par **lumière d'entendement** »

puis la parole divine lors de la création de la femme :
 « Nous prendrons ceste coste
 Et l'edifirons de char et **d'âme intellectuelle**,
 Et elle **raisonnable** et vive
 Sera femme bien dénommée » (v. 543-600)⁴.

Le rapprochement des deux scènes nous révèle que, de l'Écriture à notre texte, la création de l'homme par Dieu s'étoffe d'une interprétation épistémologique, dans la mesure où la théorie de la connaissance s'intègre au dessein divin. L'acte créateur montre en filigrane la pensée scolastique de l'époque où la question du savoir, de l'intelligence humaine, s'articule dans une perspective

bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! [...] Le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant" », Genèse 1,26-27 ; 2, 7 T.O.B.

² « *Dixit quoque Dominus Deus : Non est bonum esse hominem solum : faciamus ei adiutorium simile sibi. [...] Immisit ergo Dominus Deus soporem in Adam : cumque obdormisset, tulit unam de costis ejus, et replevit carnem pro ea. Et aedificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam, in mulierem : et adduxit eam ad Adam. Dixitque Adam Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea : haec vocabitur Virago, quoniam de viro sumpta est* », Gn, 2, 18 ; 21-23.

³ « Tu pourras manger de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir », Genèse 2, 16-17.

⁴ C'est nous qui soulignons les mots en gras (mots clefs).

métaphysique dans la mesure où la philosophie côtoie la théologie ; car, en effet, pour Thomas d'Aquin, l'homme ressemble à Dieu par son intelligence :

« L'homme est dit être à l'image de Dieu, non selon qu'il est un corps, mais selon qu'il dépasse tous les autres animaux [...] c'est-à-dire par la raison et l'intelligence. C'est donc par l'intellect et la raison qui sont incorporels que l'homme est à l'image de Dieu »⁵ (*STh*, 1a, q.3, a.1).

Du masque troué du personnage de Dieu perce le visage du dramaturge, ce qui reflète sa pensée scolastique pétrie de lecture thomassienne.

De surcroît, le dramaturge distingue l'intelligence de l'homme et celle de la femme. Entre les deux créatures apparaissent des fissures dont le rapport de force est défavorable à la femme, au grand dam d'Ève. La créature masculine est qualifiée de « sage » et pleine de « lumière d'entendement », tandis que pour la femme, résonne un champ lexical qui met en exergue son intelligence naturelle « âme intellectuelle » et « raisonnable ». Par-là, deux sortes d'intelligences s'opposent, c'est-à-dire la sagesse de l'homme et la raison de la femme. Pour la scolastique, la Sagesse contient la parole divine, tandis que la raison se rapproche plutôt de la Philosophie, et cette dernière fut la servante de la théologie, afin de mieux éclaircir le mystère divin. En d'autres termes le personnage allégorique « Dame Vérité » affirme :

VÉRITÉ :

« Vous délibérez haultement,
Dame (Sagesse) des haults cieulx trésorière ;
Vostre petite chamberiere
Philozophie n'a engin⁶
 Qu'à ce propos hault et divin
 Ne fut vain et obnubilé ;
 Mes le vostre est tant bien stillé
 Que tout sctet et voit sans fallaeo » (v. 3127-34).

En arrière-plan pointe un autre message : le savoir féminin est inférieur, par principe divin, à celui de l'homme, qui incarne la science infuse. Dans cette perspective, le savoir d'Ève est incomplet et, par sa curiosité, semble propice à semer le péché.

En ce sens, le monologue qui précède le péché, le style scandé de ses pensées intérieures, ses questions brèves, martèlent le vers octosyllabique pour mieux faire ressortir, par la force de l'expression, le désordre de sa pensée et la nature de son savoir :

EVE, toute seule :

« Vecy de beaux arbres monjoye,

⁵ Thomas d'Aquin, *Somme Théologique* (notée *STh*). Paris : Cerf, 4 vols, 1984-1986.

⁶ Je souligne. Engin (<*ingenium*) intelligence innée, talent.

Et de fruis assés à choisir.
 Je prens à les voir grant plaisir ;
 Mes celluy par especial
De science de bien et de mal
 Me plaist moult.
 Et se j'en mengoye ?
 Las, que dis-je ?
 Je n'oseroye :
 Dieu le nous deffend par ses dietz » (v. 685-94).
 Icy s'en va Sathan à quatre piez comme un serpent entortiller autour de
 l'arbre.

Avant l'apparition du serpent, Ève exprime sa tentation et son appétit pour le fruit défendu. Ainsi, l'apparition du Diable semble une réponse à son appel et il le pousse à passer à l'acte. Pourtant, ses questions montrent que le péché a germé dans son âme avant sa rencontre avec le diable, dans la mesure où Ève fut prise et enserrée par les lacs du doute. Dans ce contexte, Satan plutôt que responsable de la Chute, symbolise le désir profond de la femme d'acquérir le savoir défendu. Le diable est donc conçu comme une image de l'ego féminin et comme une incarnation du savoir peccamineux, celui d'Ève.

Ainsi, son geste, la manducation de la pomme, montre la concordance entre l'acte et le désir du savoir. D'après l'étymologie, le savoir dérive du latin « *sapere* » (avoir de la saveur, savourer), c'est ce qu'Ève remarque en mangeant la pomme : « Vecy pomme moult precieuse /et a mengier tant savoureuse », v. 504-5. La pomme est le symbole du savoir défendu par principe divin, par-là, Ève marque son goût démesuré pour la science.

Or, comme le précise saint Thomas : « "Tous les hommes désirent naturellement savoir »z d'après ce que dit le Philosophe » (c'est-à-dire Aristote), puis il ajoute : « Désirer la ressemblance avec Dieu quant à la science, sans plus, n'est pas un péché. Mais désirer cette ressemblance de manière désordonnée, c'est-à-dire dépassant la mesure, est un péché » (*STH, op. cit.*).

En effet le péché d'Ève consiste à vouloir s'approprier, d'une façon désordonnée et démesurée, la science divine. En ce sens Dame Miséricorde, un personnage allégorique qui signifie la miséricorde de Dieu en scène, définit le péché originel par l'envie de trop savoir :

« L'omme, en son estat d'innocence,
 A offensé, d'autre cousté,
 Vostre divin magesté
 De tant de sçavoir appetoit
 Autre et plus qu'il ne comectoit.
 L'un a prins orgueil de pouoir,
 L'autre bobant de trop sçavoir » (v. 2140-46).

Dans ce contexte une question s'impose : quelle science convoita Ève ? Cette science divine n'étant autre que la morale, et d'après l'esprit médiéval, la morale étant une science divine (dans ce sens Thomas d'Aquin lui consacre la seconde partie de la *Somme Théologique*). Ainsi, la transgression de la loi divine a une portée sociale et sociétale, et par là, cueillir le fruit interdit signifie que la femme veut décider par elle-même les règles de conduite en société : « Principalement en désirant la ressemblance avec Dieu quant à la "science du bien et du mal", comme le serpent le lui suggéra : il [l'homme au sens large] voulut, par la vertu de sa propre nature, se fixer à lui-même ce qu'il était bon et ce qu'il était mauvais de faire » (*S. Th.*, II-II, Q.163, a.2, rép).

Or, la morale étant du ressort de Dieu, la femme ne peut pas se fixer par elle-même les règles de conduite. Ces règles sont dictées et fixées par la Loi divine et non par l'homme.

D'après cette conception du péché originel la femme est la seule responsable de la chute de l'homme et de son état de pécheur. Par conséquent Dieu chassa Adam et Ève du Paradis. Pourtant la faute d'Adam semble moins grave que celle d'Ève qui a péché contre Dieu et contre son semblable⁷. Étant évident que le péché de la femme fut plus grave que celui de l'homme, par conséquent elle eut un lot de malheurs plus durs que son compagnon :

« Toy, femme, ne seras pas quitte
De ce mal : en peine et labite,
A griefz dueilz et gemissemens,
Tu feras tes enfantemens,
Et seras en obeissance
Dessoubz homme et soubz sa puissance,
A qui résister n'oseras » (v. 789-96).

Par-là les femmes peineront dans les douleurs de l'accouchement et seront obéissantes et soumises à l'homme. Cette sentence rentre en vigueur immédiatement ce qu'affirme l'attitude d'Adam qui nomme sa femme : « Veil que soiez Eve nommée ». Il lui donne un nom comme il l'avait fait avec les choses de la nature et les animaux. En ce sens, la Chute eût un impact sur le rôle de la femme en société. Le récit biblique pèse en permanence sur l'image de la femme au Moyen Âge étant considérée comme une figure d'Ève : « Ne sais-tu pas que tu es Ève, toi aussi ? La sentence de Dieu a encore aujourd'hui toute

⁷ « Ensuite, parce que la femme a non seulement péché elle-même, mais a suggéré aussi le péché à l'homme. Elle a donc péché contre Dieu et contre le prochain. Enfin, parce que le péché de l'homme fut diminué en ce qu'il consentit au péché "par cette espèce de bienveillance amicale, qui fait que très souvent on offense Dieu pour ne pas d'un ami se faire un ennemi ; mais la sentence divine montra qu'il n'aurait pas dû le faire". Ainsi parle saint Augustin », *S.Th.*, II-II, Q.163, a.4, c.

vigueur sur ce sexe, il faut donc bien que sa faute subsiste aussi. Tu es la porte du Diable, tu as consenti à son arbre, tu as la première déserté la loi divine »⁸.

Et les prêcheurs au Moyen Âge continueront à utiliser l'Écriture comme source principale pour invectiver les femmes et les crier :

« Ce sexe a empoisonné notre premier parent, qui était aussi son mari et son père, il a étranglé Jean-Baptiste, livré le très courageux Samson à la mort. D'une certaine manière aussi, il a tué le Sauveur, cas si la faute ne l'avait pas exigé, notre Sauveur n'aurait pas eu besoin de mourir. Malheur à ce sexe en qui n'est ni crainte, ni bonté, ni amitié et qui est plus à redouter lorsqu'il est aimé que lorsqu'il est haï »⁹.

Nous pourrions continuer à compiler les invectives des prédicateurs contre les femmes à l'infini pour en revenir, certes avec quelques nuances, à un message identique. Sachant que des premiers Pères aux clercs du Moyen Âge le discours contre les femmes puise aux mêmes *auctoritas*, parmi eux, Saint Paul, Aristote, saint Jérôme, saint Augustin... Pourtant l'évolution sociale, d'une part, et les représentations mariales à la fin du Moyen Âge, d'autre part, refondent les liens entre la femme et le savoir. Maintenant, c'est plutôt cet aspect, fondé sur l'antithèse Ève-Marie, que nous souhaiterions interroger dans la pièce d'Arnoul Gréban. Comme nous essayerons de le montrer, au savoir peccamineux d'Ève, s'oppose la sagesse de Marie.

L'IMAGE DE LA FEMME SAVANTE

Après le péché, Ève s'adresse à Adam et s'auto proclame coupable et le prie de bien vouloir l'excuser au nom de sa fragilité féminine : « Je vous supplie, moi indigne, /que fragilité femenyno/vous plaise ung peu considérer » (v. 856-8) ; et pendant ses plaintes aux Limbes, elle qui a désiré la science s'auto-proclame indocte : « Je congnois ma povre ignorance » (v. 1948). En effet, après la Chute, Ève ne se pose plus de questions mais s'applique au travail :

EVE :
 « Mon cher seigneur, vous dites voir ;
 J'ay trouvé ung engin subtil
 Et matière à faire du fil
 Pour couvrir nos deux povres corps » (v. 906-10).

L'intelligence¹⁰ d'Ève se réduit à un travail artisanal, c'est-à-dire celui de savoir filer qui est réputé, depuis la nuit des temps, comme un travail féminin.

⁸ Jacques Dalarun, « Regards de clercs », *Histoire des femmes en Occident, Le Moyen Âge*, t. 2, Georges Duby et Michelle Perrot, Christiane Klaphish-Zuber (dir.). Paris : Perrin, 2002, 704 p., p. 33-64, ici p. 38.

⁹ *Ibid.*, p. 37.

¹⁰ Ung engine, cf. note 6.

Figuré dans ces deux états, avant et après la Chute, le savoir féminin se transforme en un savoir pratique, donc loin de sa première vocation, celui du savoir contemplatif où Ève, au fond de son jardin, se posait des questions d'ordre intellectuel. Sa mutation, de créature céleste en un être social secondaire face à son mari, épouse le double postulat traditionnel des clercs : « Egalité des deux sexes sur le plan de la Rédemption, subordination par rapport à l'homme dans le domaine social et religieux »¹¹.

Pourtant il y a une exception, heureusement, existe l'exemple de Marie, celle qui par la grâce de Dieu, sauva l'homme et assura son Salut. Ainsi les auteurs religieux ne manqueront pas de donner du relief à l'opposition Ève-Marie qui est d'ailleurs à l'origine de curieux jeux de mot : « Moul bel salut [Ave, Maria] icy a, et moult agreable beneisson, quer par iceluy salut, par tel Ave, fut destruite la maudisson de l'umain lignage, qui vint par Eve, fut osté le Ve, le meschief de pardurable dampnacion, se a nous ne tient »¹².

D'après l'heureuse interprétation d'Isidore de Séville dans ses *Étymologies* d'Eva – qui est *vae* (le malheur) – se lit l'anagramme *Ave* (le salut). Donc évoquer Ève, c'est déjà parler de Marie, d'après saint Jérôme : « Mort par Ève, vie par Marie » ou avec Anselme de Cantorbéry : « Pour empêcher que les femmes ne désespèrent de parvenir au sort des bienheureux, puisqu'une femme a été à l'origine d'un si grand mal, il faut, pour leur rendre l'espérance, qu'une femme soit à l'origine d'un si grand bien »¹³. En ce sens, notre question est légitime : si Ève incarne le savoir peccamineux alors quel savoir pour Marie ? La question est de premier ordre car Marie représente le modèle féminin à suivre pour l'ensemble des femmes religieuses et laïques.

Après la Chute, des milliers d'années s'écoulaient pendant lesquelles l'homme est privé de sa vision béatifique. Enfin, sous les auspices de Dame Sagesse, qui souhaite sa rédemption, l'Éternel décide finalement de la création d'une femme qui soit à la hauteur d'assumer ce dessein :

Dieu le Père :
 « Nous ferons par ceste achoison,
 Dame d'excellante value :
 Une noble vierge ay eslue
 Du sang et gendre de David.
 Oncques plus humble homme ne vit,
 Plus vénérable ne plus sainte ;
 Si vueil que briefment soit ensaint » (v. 3331-37).

¹¹ A. Vauchez, *La spiritualité du Moyen Âge occidental*. Paris : Seuil, 1994, p. 157-8.

¹² Les sermons mariaux de Jean Gerson cités dans notre étude sont consultés dans l'édition de Louis Morin, « Les sermons français inédits de Jean Gerson pour les fêtes de l'Annonciation et de la Purification », *Scriptorium*, t. II, 1948, p. 221-240, et t. III, 1949, p. 59-68, ici p. 228.

¹³ J. Dalarun, *op. cit.*, p. 42.

Le personnage dramatique, qui est investi de l'autorité de Dieu, par similitude, réaffirme les dogmes mariaux : elle, Marie, est issue de la lignée de David et est une vierge élue. Par ailleurs, en tant que personnage théâtral, Dieu témoigne des vues de son créateur, c'est-à-dire du dramaturge ; de ce fait, il affirme des faits apocryphes comme la prédestination de Marie qui, d'après notre pièce, fut conçue dès le commencement, procédant ainsi de la sagesse divine.

Cependant, le personnage de Dieu ne se prononce pas sur ses qualités intellectuelles. À ce silence, suppléera son mari Joseph qui dit : « O dame de dévotion, la plus douce et **la plus savante** qui soit en ce monde vivant » (v. 4085-4086). De la sorte, Marie se dresse comme l'être le plus savant. Cet adjectif superlatif précédé par le titre « dame de dévotion » nous renseigne sur le savoir de Marie ; le mot « dévotion », issu du latin *devotum*, dévot « soumis à Dieu », est de la même famille que le verbe *devorere*, être voué à Dieu. Par un jeu de sonorité le verbe se rapproche de *devorare* et comme nous le verrons par la suite, Marie « dévore » l'Écriture, elle passe ses journées enfermée dans sa chambre à lire. Ce premier rapprochement est significatif : Ève dévore le fruit interdit tandis que Marie dévore la parole de Dieu, l'Écriture.

À partir du XIV^e siècle, dans les images de l'Annonciation, avant l'apparition de l'ange, Marie est représentée en train de lire un livre, certes un livre religieux. Notre dramaturge, en s'inscrivant dans ce contexte, avant l'apparition de Gabriel en scène, représente Marie, recluse, en train de lire son psautier :

Nostre Dame :
 « Voicy chambrete belle et gente
 Pour Dieu mon créateur servir ;
 Et pour sa grâce desservir
 Je voudray lire mon psautier,
 Pseulme après aultre tout entier ;
 J'ay maintenant assés espace.
 Dieu d'équité qui tout ordonnes,
 Et te supply que tu me donnes
 Tel lyesse contemplative,
 Que la joye consolativo
 Retourne à ma salvacion » (v. 3429-41).

Le psautier étant un livre religieux représente la source du savoir de Marie. Sans pouvoir établir la direction de l'influence, du théâtre vers la société ou vice-versa, il est important de relever le fait qu'entre Marie en train de lire son psautier et les lectures féminines de la fin Moyen Âge, se conjuguent des liens tangibles. Parmi les livres les plus lus de l'époque figurent les livres religieux et le psautier fait partie intégrante des bibliothèques des femmes religieuses et laïques¹⁴. De surcroît, Marie semble le point d'appui doctrinal pour orienter les

¹⁴ Frédéric Duval, *Lectures françaises de la fin du Moyen Âge*. Genève : Droz, 2007, p. 35.

tendances et la dévotion de l'ensemble de la gent féminine de l'époque. À ce propos, les paroles de J. Gerson lors de son sermon *Ave Maria* – tenu à la cour du roi Charles VI – appuient notre thèse ; le chancelier exhorte son auditoire à suivre l'exemple de Marie dont la lecture semble le remède naturel des vices considérés, d'après les clercs, par excellence féminins¹⁵.

Le savoir de Marie, pétri de lectures religieuses, étant le modèle à suivre pour conduire les femmes vers la voie du salut. D'ailleurs, le *fiat* de Marie, son consentement à la parole de l'ange, peut s'interpréter comme le fruit de sa science religieuse. En effet, quand l'ange apparaît et lui annonce le message divin, Marie, par le savoir religieux acquis, lui accorde, sans hésitation, sa confiance et son assentiment :

NOSTRE DAME :
 « *Ecce ancilla Domini*,
 L'ancelle Dieu suis, sy luy plaïst ;
 J'ay parfaïcte credence en luy
 Et selonc ton mot me soit fait » (v. 3515-8).

La réponse de Marie semble dictée par ses lectures, sa réplique résonne avec ce que dit David pendant les plaintes aux Limbes : « J'ay moult chanté d'une pucelle/ qu'a Dieu sera si vraye ancelle » v. 1879-80. Et Marie se réclame comme la servante de Dieu : « *Ecce ancilla Domini* ». Le mot « ancelle » dans le drame tisse des liens significatifs avec l'autre servante, comme nous l'avions cité ci-dessus, la philosophie qui est définie comme « la petite chambrière » du haut savoir divin. Pourtant le savoir de Marie côtoie la sagesse étant à l'image de la première créature divine : « Car la foi donne son assentiment à la vérité divine considérée en elle-même, tandis que c'est le jugement conforme à la vérité divine qui est le fait du don de sagesse. Et c'est pourquoi le don de sagesse présuppose la foi, car "chacun juge bien ce qu'il connaît" dit le Philosophe » (*S.TH*, II-II, Q. 45, a.1, sol. 2).

D'ailleurs, il est acquis, depuis belle lurette, que Marie par voie d'accommodation, est une figure de sagesse. Les Pères lui ont attribué le titre *Sedes Sapientiae*¹⁶. Ce titre est très important, par ailleurs il résonne avec les vers controversés de la liturgie mariale : « *Dominus possedit me in initio suarum...* (Prov., 8, 22) ... *Ab initio et ante saecula creata sum...* (Eccli. 24, 14).

Dans le jeu de la *Passion* Marie, par allégorie, représente la sagesse, ce qui montre aussi son discours et son rôle où les deux sont au service de Dieu. En plus, Marie, en vrai sage, respecte la Loi, d'après Saint Augustin : « La sagesse convient aux pacifiques en qui l'on ne trouve aucun mouvement rebelle, mais

¹⁵ « Le premier : fuyr oiseuseté, comme fist Nostre Dame qui tous diz ovroit ou labouroit ou estudioit hors les heures du repos et du menger », J. Gerson, *op. cit.*

¹⁶ E. Catta, « *Sedes Sapientiae* », *Maria. Études sur la Sainte Vierge*. Vol. 6. Paris : Beauchesne, 1961, p. 690-866.

l'obéissance à la raison »¹⁷. En ce sens Marie donne une nouvelle image de la femme savante, obéissante à Dieu et à son mari. En bref, l'anthithèse d'Ève. Ainsi le savoir de Marie, formé par la lecture des récits saints, est le modèle du savoir promu par les clercs au sein de la gent féminine. Et comme Marie qui gardait fidèlement ces choses en son cœur¹⁸, les femmes doivent faire pareil, elles doivent garder leur savoir pour elles-mêmes et ne pas le diffuser. La parole féminine tenue en public fut redoutée par les clercs.

LA PAROLE FÉMININE : UNE MENACE POUR L'ORDRE PUBLIC

Vraisemblablement, ce que le théâtre apporte de nouveau au thème de Marie-Sagesse, par rapport à la pensée scolastique ou aux autres écrits dévots, consiste dans le fait qu'il représente la sagesse matériellement sous les traits d'une femme. Comme nous l'avons déjà remarqué, Marie incarne la Sagesse en tant que mère du Christ. Parce que si la Sagesse a pu ainsi se personnaliser, c'est par le Verbe fait « chair », Marie déclame, en réaffirmant la doctrine : « O Jhesus, vraie sapience » (v. 28570) ; tandis que sur le plateau du théâtre la Sagesse étant femme sous sa représentation allégorique.

Ainsi, par une collision sémantique, la Sagesse¹⁹ se représente à l'esprit humain, enclin à la loi du moindre effort, avec une femme. À ce point il est curieux de relever la question que se pose un polémiste au Moyen Âge : « *Forse dicitis, ô Judaei : Si Christus Dei Sapientia est quare vocatur Filius et non filia* »²⁰. L'auteur qui s'appuie sur un argument d'ordre grammatical, comme si dans le mot se trouve la chose – sa pensée, certes, doit être replacée dans le cadre des discussions universitaires sur le nominalisme – pose la question du genre de la sagesse, en se répondant par lui-même d'une façon misogyne : un fils est plus honorable qu'une fille. Néanmoins, ces opinions relèvent d'un questionnement sur l'inadéquation entre le mot et la chose, ce qui, à coup sûr, a facilité la représentation allégorique de la sagesse avec une femme.

Si par voie d'accommodation, suivant la doctrine, nous rapprochons Marie de la Sagesse, du point de vue dramatique, les spectateurs retiennent que la Sagesse est femme. Donc quand la Sagesse en tant qu'allégorie personnifiée parle à haute voix sur la scène, par conséquent, c'est une femme qui s'adresse à l'assemblée avec l'autorité du savoir religieux. Or, c'est ce qui fut réprimandé très sévèrement par les hommes. Citons Saint Paul qui résume et incarne l'essentiel de cette pensée : « *Mulieres in ecclesiis taceant, non enim permittitur eis loqui, sed subditas esse, sicut et lex dicit* »²¹. Le reste des invectives peut se résumer comme

¹⁷ Cité d'après Thomas d'Aquin, *op. cit.*

¹⁸ Cf. Saint Luc 2, 51.

¹⁹ Sagesse avec « s » majuscule quand je me réfère au personnage allégorique et dramatique.

²⁰ E. Catta, « *Sedes Sapientiae* » *op. cit.*, p. 707.

²¹ « Que les femmes se taisent dans les assemblées » (1 Corinthiens 14,34).

une glose à ces vers, ainsi aux clercs de renchérir : « La femme, même si elle est docte et sainte, ne doit prétendre enseigner les hommes (*viros*) dans l'assemblée »²².

Dans le jeu de la *Passion*, pendant la scène du procès du Paradis dans laquelle cinq allégories débattent et décident du destin de l'homme, nous retenons que ce sont cinq femmes qui décident pour le salut de l'homme, et la Sagesse a le rôle principal. Ce qui, probablement, a poussé saint Bernard, lors de la réécriture du passage²³, à ne pas représenter la Sagesse comme une allégorie, mais à la remplacer par la personne de Jésus-Christ lui-même. L'œuvre, étant dédiée à un couvent de moniales, est conçue pour un public féminin. Le fait que l'auteur, en l'occurrence saint Bernard, n'ait pas voulu identifier la sagesse à une figure féminine est dû, probablement, à ce qu'il craignait l'effet que cela pouvait produire sur elles. Cette représentation du débat pouvait les encourager à s'exprimer, et à parler à haute voix, comme des savantes. Ainsi incarner la voix de la sagesse par un corps et un personnage féminin, c'était donner une réelle présence à la femme savante sur un large public, car le théâtre médiéval jouissait d'une large audience, voire des milliers.

La représentation théâtrale des notions abstraites par le genre grammatical correspondant a dû probablement avoir beaucoup d'influence pour libérer la parole de la femme en public, même si ces rôles furent probablement joués par des hommes travestis. En ce sens, il est avantageux de mettre en exergue le lien entre le genre théâtral des moralités et le fait que les premières moralités sont écrites par des femmes et jouées par elles. Dans la deuxième moitié du XV^e siècle, la première pièce théâtrale du genre des moralités nous est parvenue du couvent des Dames Blanches à Huy, au sud de l'actuelle province de Liège. Le manuscrit 617 de Chantilly²⁴ contient deux Nativités et trois moralités dans lesquelles la pensée scolastique pointe. Et justement, dans *Le jeu du pèlerinage humain*, la Raison, la Nature et Aristote seront vaincus par la Charité et la Sagesse. Cette moralité illustre et défend la supériorité de la Charité et de la Sagesse sur la Raison, nous retrouvons ainsi, les mêmes thèses doctrinales. En plus, ces pièces écrites par des nonnes montrent d'abord le rôle de Marie dans la Nativité, puis sous la figure de l'allégorie, dans le rôle de la Sagesse. Ce en quoi nous pensons que le théâtre a contribué à diffuser une parole déclinée au féminin grâce au motif de Marie figurant la sagesse.

Bien évidemment nous sommes au XV^e siècle, dont des écrits attestent une voix féminine conforme à l'esprit de la sagesse : « ... Par le second, tu

²² J. Dalarun, *Regards de clercs*, *op. cit.*, p. 61.

²³ À ce propos consulter Pseudo-saint Bonaventure, *Méditations de Vita Christi*, (Méditations sur la vie de Jésus-Christ), traduit par M. Lemaire-Esmangard. Paris : Putois-Cretté, 1860, 2^e édition, chapitre II « Débat élevé entre la Miséricorde et la Justice, la Vérité et la Paix », p. 19-24, (consulté en ligne <https://books.google.fr> le 18 avril 2016).

²⁴ *Mystères et Moralités du Manuscrit 617 de Chantilly*, publiés pour la première fois et précédés d'une étude linguistique et littéraire, par Gustave Cohen, docteur ès lettres, chargé de cours à l'Université de Strasbourg (*Bibliothèque du XV^e siècle*, XXV), 1920.

t'adresseras au Fils de Dieu qui, dans son insondable sagesse, m'a douée d'une telle plénitude de science et d'intelligence que je jouis de la Très sainte Trinité »²⁵. Les écrits des mystiques, en l'occurrence l'exemple de la mystique Mechtilde, font preuve de savoirs et d'érudition. Pourtant, ce que les clercs vont leur reprocher est leur manque de savoir et de raison : « Quand une femme s'efforce de mener une vie agréable à Dieu, son cœur tendre et la moindre volonté qu'elle doit à la simplicité de ses facultés intellectuelles l'enflamment plus rapidement, si bien que son désir de Dieu appréhende mieux la sagesse du Ciel que ne le ferait un homme rude qui est peu apte à cela »²⁶.

Ce constat n'est pas foncièrement vrai, ce qui pose surtout problème est la conscience féminine. Les femmes doivent résoudre leur problème par rapport à leur confiance en elles-mêmes. Même si, à la fin du Moyen Âge, le savoir fut plus facilement accessible aux femmes laïques et leur niveau d'instruction fut plus élevé : « Paradoxalement, durant cette période de floraison du savoir et d'accès pour les femmes à une formation, on les voit étonnamment défiées dans la conscience d'elles-mêmes »²⁷. Par ailleurs, même si leurs voix résonnent dans l'espace public, les femmes vont s'aligner sur l'opinion masculine et vont rejeter leur sexe, étant condamné à des œuvres de piètre qualité, comme l'a fait Christine de Pisan. La faiblesse de la nature féminine semble condamner les femmes à ne pas s'occuper de sujets sérieux, comme la science du savoir. Mais elles peuvent, comme saint Thomas le rappelle, avoir le don charismatique, les prophéties leurs sont ouvertes.

Ainsi, la représentation de Marie, retirée dans sa chambre, seule en train de lire, donne une image de la place de la femme en société. La parole, par là nous entendons aussi la raison, d'après l'acceptation du mot en ancien français²⁸, est tenue en public par les hommes. Les femmes, à l'image de Marie, doivent se tenir à l'écart et laisser la parole savante aux hommes. C'est en ce sens qu'André Vauchez analyse la condamnation de la « béguine clergesse » Marguerite Porete, l'auteure d'un ouvrage allégorique de fond religieux *Miroir des âmes simples et anéanties*. Elle fut condamnée au bûcher à Paris « en raison de la menace de subversion que représentait un discours sur Dieu tenu avec autorité par une femme laïque s'exprimant dans la langue du peuple »²⁹.

²⁵ Saint Mechtilde de Magdebourg, cité d'après E. Catta, *Sedes Sapientiae*, *op.cit.*, p. 776.

²⁶ Claudia Opitz « Contraintes et liberté (1250-1500) », *Histoire des femmes en Occident, Le Moyen Âge*, t. 2, *op. cit.*, p. 414.

²⁷ *Idem*.

²⁸ H. [Par le biais de l'idée d'énumération, de suite (dans le propos)] « Propos (oral ou écrit) ; manière de s'exprimer » ; *À haute raison* : « À haute voix » ou *Mettre quelqu'un à raison*. « Adresser la parole à quelqu'un » ; consulté sur DMF en ligne.

²⁹ A. Vauchez, *La spiritualité...*, *op. cit.*, p. 167.

CONCLUSION

Représenter allégoriquement la Sagesse comme une figure féminine, c'est montrer le progrès de la femme savante pour, en réalité, cacher sa régression. Comme le jeu théâtral, nous semble-t-il, le montre, l'opposition entre le Savoir et la Sagesse, l'une Ève et l'autre Marie, marque les deux côtés inversés de la même médaille, la femme est interdite d'avoir un rôle de savante mais elle peut s'approcher de Dieu par une occasion extraordinaire qui trouve aussi sa volonté en Dieu. Par le fait que Marie ait été une figure morale, elle a influencé, certes non dans un sens univoque, la diffusion et la propagation d'un modèle de la femme savante où, à l'instar de Marie, la voix féminine est destinée à s'assombrir dans le silence et dans la contemplation, sans chercher à se manifester à son interlocuteur ni parler à haute voix en public.

Suivant le modèle marial, nous pouvons ainsi comprendre pourquoi, en cinq siècles d'évolution sociale et intellectuelle, le discours des femmes savantes garde la même ligne – de Hrotsvitha de Gandmeshem, aux femmes savantes mystiques rhénanes, en passant par Christine de Pisan – les femmes considèrent leur nature féminine comme une entrave à l'exercice d'un métier savant. Le portrait de la femme savante est, par le sort, fustigé et interdit.

Et cette idée de la femme incapable d'un métier savant trouve sa prolongation, sous une autre forme, dans la comédie de Molière dont l'un des personnages résume bien la pensée médiévale sur la femme :

« Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés, / Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez, / Quand la capacité de son esprit se hausse / À connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse. / Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ; / Leurs ménages étaient tout leur docte entretien, / Et leurs livres un dé, du fil, et des aiguilles, / Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles »³⁰.

La forme change mais le fond persiste.

³⁰ Molière, *Les femmes savantes*, *Œuvres complètes*, vol.4. Paris : Garnier-Flammarion, 1965.